

CARILE conclut que l'espace naturel canadien n'a guère de prise sur les auteurs, malgré la nouveauté et le spectacle qu'il offrait à leurs yeux par rapport aux paysages de la métropole. Même si ces missionnaires et ces explorateurs l'intègrent dans leurs récits, ils le soumettent à une représentation intellectuelle; la beauté du territoire n'est pas décrite en elle-même, mais à travers le filtre de la Providence ou de l'exploitation économique. Ces voyageurs, beaucoup plus intéressés à l'altérité humaine, n'ont donc pas la "sensibilité généralisée à l'égard du paysage en tant que décor esthétique" (p. 178) qui ne se manifestera que plus tard avec le préromantisme.

Amandine BONESSO

Philippe ROY-LYSENCOURT, Thérèse NADEAU-LATOURE, Raymond BRODEUR (dir.), *Marie Guyart de l'Incarnation, Singularité et universalité d'une femme de cœur et de raison*, Québec, Centre d'Études Marie-de-l'Incarnation / Les Presses de l'Université Laval, 2019, 330 pp.

Ce volume assemble les actes du colloque international "Marie Guyart de l'Incarnation (Tours, 1599-Québec, 1672): singularité et universalité d'une femme de cœur et de raison", qui a eu lieu à Québec du 4 au 6 octobre 2018. Il comprend une ample "Introduction" qui compte cinq articles (pp. 3-25), et deux ensembles: le premier, sous le titre *Marie de l'Incarnation maîtresse de vie spirituelle*, en compte six; le second, sous le titre *Marie de l'Incarnation, femme d'action, de relation et d'écriture*, onze. Une biographie des chercheurs complète ce volume.

Dans son article d'ouverture (pp. 3-5), Thérèse NADEAU-LATOURE s'interroge sur la personnalité de MARIE DE L'INCARNATION, à la fois chef d'entreprise et moniale cloîtrée, et y décèle une profonde cohérence, la coalescence continue entre le visible et l'invisible. Philippe ROY-LYSENCOURT est l'auteur de deux articles. Dans le premier, "La singularité de Marie de l'Incarnation au cœur du Grand Siècle des âmes" (pp. 7-12), il analyse les aspects singuliers de la vie de la moniale et il y découvre une dimension universelle, celle d'une maîtresse spirituelle inépuisable. Dans le second, "De la singularité et du cœur à la raison chez Marie de l'Incarnation" (pp. 13-15), il montre que "la Thérèse

du Canada” révèle à la fois l’élan du cœur vers son époux mystique et la confiance dans la raison qui peut elle aussi la rapprocher de Dieu. Raymond BRODEUR souligne l’intense activité du Centre d’Études Marie de l’Incarnation, “Après vingt-cinq ans de travaux” (pp. 21-25). À son avis, l’approche multidisciplinaire que révèle ce centre met en lumière le caractère protéiforme de l’œuvre de Marie de l’Incarnation, œuvre qui participe de l’anthropologie, de l’histoire, de la sociologie, de la spiritualité, de la théologie, ainsi que la vision religieuse qui s’en dégage – en un mot, sa singularité –, et il avance que pour la première fois l’approche critique prend en compte “cette étonnante singularité et l’universalité qui paradoxalement semble en surgir” (p. 24).

Dans l’incipit du premier ensemble, “Engagement singulier, vocation universelle: la philosophie au risque de l’expérience religieuse” (pp. 29- 48), Laurent MILLISCHER s’interroge sur la capacité de la philosophie à saisir les éléments mystiques et missionnaires chez MARIE DE L’INCARNATION. En subdivisant sa démarche en quatre étapes: 1. Savoir et non-savoir; 2. Universel/singulier; 3. La question du “monde”; 4. Mystique et philosophie, il arrive à la conclusion que la pensée est foncièrement active, procède selon les lumières naturelles, rend raison, constitue un *Logos* s’adressant à l’homme; tandis que la mystique est passive, procède selon les lumières surnaturelles, constitue un *Logos* trouvant sa source dans l’amour de Dieu. André BROUILLETTE, auteur de l’article “Thérèse du Nouveau Monde? Marie mystique à l’aulne de Thérèse d’Avila” (pp. 49-61), met en relief les similitudes et les différences entre les deux saintes en focalisant son regard sur leur engagement apostolique et sur la place qu’elles attribuent à la Seconde Personne de la Trinité. Il constate deux moments-clés dans leur itinéraire spirituel: chez THÉRÈSE D’AVILA, la vision de l’enfer l’oriente vers l’engagement apostolique, qu’elle mène de pair avec sa vision mystique; chez MARIE DE L’INCARNATION, la vision du crucifix la dirige vers l’abolition de toute impureté entre elle et Dieu, vers le mariage mystique, qui laisse au second plan le souci pour le salut d’autrui, qui fera son apparition dans un second temps. Si l’on relève des différences dans la physionomie spirituelle des deux saintes, on relève également des affinités, la recherche d’un point où ancrer leur poussée apostolique d’ordre spirituel (un petit monastère à Avila pour l’une, l’immensité du Canada pour l’autre). L’auteur relève également des différences sur la présence du Christ dans la conception de la Trinité. La conception de THÉRÈSE est caractérisée par un quasi-exclusivisme christologique, une grande attention à son humanité, alors que celle de MARIE se fonde sur un cadre trinitaire, sur la conception du Christ comme “Verbe”, “Sacré Verbe incarné”. Toutes les deux révèlent cependant une grande tendresse pour leur divin Époux, avec un langage plus sensuel chez MARIE que chez THÉRÈSE. Dans son article “Marie de l’Incarnation: une intériorité de lumière” (pp. 63-78),

Hélène MICHON analyse l'anatomie et les intermittences de l'âme chez la moniale et y décèle deux perspectives: l'une met en relief l'unité profonde du sujet à travers les termes d'*âme* ou d'*esprit*; l'autre radiographie la structure interne de l'âme et en révèle les puissances. Elle relève que l'Ursuline emploie à tour de rôle les termes d'âme / esprit / cœur, à l'image de la Trinité. Elle constate que chez Marie le plus grand abaissement coexiste avec la plus grande exaltation; que l'Ursuline perçoit son âme dans une auréole de lumière, une lumière divine; que pour elle, Dieu est lumière, infinie pureté, parfaite clarté; qu'il trouve dans son âme un second ciel. Vincent SIRET aborde à son tour le problème de la pureté chez l'Ursuline et établit un parallèle entre elle et deux mystiques de son temps dans "La pureté de cœur chez Marie de l'Incarnation et deux autres de ses contemporains, Monsieur de Bernières et le P. Louis Lallemant" (pp. 79-96). La moniale évoque "la grande mer de pureté qui est Dieu", elle est convaincue qu'il veut la faire accéder à cette pureté par une vie, par un martyr caractérisé par l'unité du mariage mystique et de la mission apostolique. Le processus de purification du jésuite LALLEMANT rencontre chez lui un pessimisme augustinien bien antérieur à JANSÉNIUS. Monsieur DE BERNIÈRES souligne la nécessité de la pureté de cœur pour entrer dans l'oraison et dans l'union à Dieu, où n'apparaît pas clairement la mission apostolique. Thierry BARBEAU focalise son attention sur l'"État foncier", "*État foncier et esprit apostolique*. La mystique de la nuptialité nécessairement apostolique chez Marie Guyart de l'Incarnation" (pp. 97-130). Il montre que le mariage foncier fait entrer l'Ursuline dans ce qu'elle nomme l'"*État foncier*", où son âme fait l'expérience de l'unité, qui "n'est autre que l'unité de Dieu, que ce soit l'unité d'essence des trois Personnes divines ou celle de l'opération propre du Verbe dans l'évènement du mariage spirituel" (p. 112), qui trouve son couronnement dans la vocation apostolique. Thérèse NADEAU-LATOURE, dans "Marie Guyart de l'Incarnation. *Défense et illustration de la nomadité de cœur*" (pp. 131-164), avance que l'existence de la religieuse trouve sa source dans l'état d'oraison, dans sa relation avec Dieu: à la grâce divine correspond la disponibilité de Marie à se consacrer au salut des âmes; l'enracinement trouve son complément dans la *nomadité* de cœur.

Isabelle LANDY-HOUILLOU ouvre la seconde partie de ce volume par une communication au titre interrogatif: "Marie de l'Incarnation écrivaine?" (pp. 167-192). Elle relève chez l'Ursuline la présence d'un égotisme foncier, qui intègre un "je" épris de Dieu, et un "il" renvoyant à l'altérité, les âmes à sauver au nom de l'amour du Très Haut. L'analyse synchronique se double d'une analyse diachronique où l'auteure met en évidence dans la langue de l'Ursuline, fixée et figée au moment de son départ au Canada (1639), des réminiscences de la Bible et d'une langue antérieure à l'avènement de VAUGELAS. Amandine BONESSO, dans "*La*

Relation de 1654 de Marie de L'Incarnation: de l'écriture autobiographique à l'écriture didactique" (pp. 193-209), analyse la stratégie textuelle qu'adopte l'Ursuline pour se justifier devant son fils et l'accompagner dans le chemin de perfection. En évoquant les grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle assume le rôle d'exemple; en renonçant à la première personne pour adopter la troisième, elle se transforme en une maîtresse, un guide spirituel. Dans "Singularity and Universality in *La vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*" (pp. 211-219), Mary DUNN entreprend un parallèle entre l'histoire et l'hagiographie sous l'aspect de la vérité historique. Prenant le contre-pied d'une tradition qui accorde la primauté à l'histoire, elle affirme que l'hagiographie est à mettre sur le même plan que l'histoire "My point here is not to denigrate history, but rather to elevate hagiography" (p. 216), conception dont elle s'inspire dans sa *Vie* de MARIE DE L'INCARNATION. Jean-François RACINE, dans "Des récits du christianisme ancien à l'autobiographie de Marie de l'Incarnation: la fonction des récits et des visions" (pp. 221-233), établit une série de corrélations entre d'un côté le *Nouveau Testament* et un texte péribiblique et, de l'autre, la *Vie* de l'Ursuline pour y analyser la fonction des rêves et des visions. Il affirme qu'ils suscitent chez elle une profonde réaction émotive, comme chez les personnages qui sont en contact avec le divin, et qu'elle parvient à discerner leur signification et à y trouver un soutien dans la planification ordonnée de son existence. Gilles ROUTHIER s'interroge sur la possibilité de l'édification d'une nouvelle Église de nos jours et il en infère que la participation de personnes profondément renouvelées est nécessaire, qu'elle est toujours l'œuvre du Tout-Puissant et que seule la contemplation nous permet de voir une lueur qui pointe au firmament ("Bâtir une nouvelle Église: projet singulier du XVII^e siècle ou projet actuel?", pp. 235-252). Raymond BRODEUR se penche sur l'activité de catéchiste de l'Ursuline, "Entre tradition et créativité. La singularité des emplois catéchétiques de Marie Guyart de l'Incarnation" (pp. 253-264). En examinant sa formation catéchétique, sa méthode d'enseignement, ainsi que sa production dans ce domaine (avec, en premier lieu, son *Catéchisme*), il montre le rôle important qu'assume chez elle l'entendement. Il renforce en effet la volonté du cœur dans son désir de transformation et de progression vers la sainteté. Dominique DESLANDRES, dans "De Marie Guyart de l'Incarnation aux femmes *ordinaires* de la Nouvelle-France" (pp. 265-276), écrit une authentique apologie de l'Ursuline, la range parmi les grands esprits de son époque, et l'érige en modèle de ce qu'elle nomme l'"agentivité". Philippe ROY-LISENCOURT met en relief la position de la moniale sur les habitants de la Nouvelle-France dans "Les Amérindiens dans la pensée et la vie de Marie de l'Incarnation" (pp. 277-292). Il souligne tout d'abord son esprit apostolique qui la pousse à entreprendre la traversée de l'Atlantique pour se vouer à la conversion de ces populations, projet qu'elle mène de pair avec un projet éducatif; quant à son opinion sur

les Amérindiens, elle évolua au fil des années et elle est dominée par la nécessité de conduire “une guerre juste” contre les Iroquois. Lucie BARTLETT-JEFFREY analyse l’une des images dominantes de l’univers poétique de l’Ursuline, dans “Marie Guyart ou l’éclatante vastitude” (pp. 293-304). Elle montre que la religieuse s’attache rapidement à la Nouvelle-France, que celle-ci constitue une baie sur de nouvelles perspectives dans sa relation au monde. Jocelyne MAILLOUX apporte son témoignage sur la réception de MARIE DE L’INCARNATION chez des élèves d’une école secondaire du Vieux-Québec (“Marie de l’Incarnation et les jeunes d’aujourd’hui. *Témoignage*”, pp. 305-309). Catherine AUBIN, dans “Regard sur un colloque” (pp. 312-315), s’interroge sur le sens de ce colloque et fournit une réponse: l’étude de l’œuvre de l’Ursuline est une occasion “pour être sauvé, libéré, voire sauvé” (p. 315); et elle fournit un portrait de celle-ci qui est à la fois une “exploratrice des terres inconnues” (p. 312), “une voyageuse des grands espaces” (p. 312), “une marcheuse bienheureuse” (p. 312) qui nous illumine par son exemple.

Pour terminer, nous soulignerons l’originalité dans les communications, la qualité de l’écriture, ainsi que l’unité dans la complémentarité dont font preuve les communications de ce volume. À lire.

Bernard GALLINA

Robert DION et Andrée MERCIER (dir.), *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2019, 416 pp.

Les auteurs et les collaborateurs de ce volume se penchent sur le contemporain en littérature, ou bien sur le métadiscours critique et scientifique des spécialistes des littératures française et québécoise. Le volume présente deux perspectives, l’une qui focalise sur la topique du dépaysement, de la précarité, de la crise et de la décadence; l’autre qui souligne le retour au sujet, au récit et à l’Histoire (canadienne-française pour le Québec) et qui prête une attention particulière à la théâtralisation du texte, ainsi qu’aux transcodages linguistiques.

Les premiers essais prennent en examen la précarité de l’écrivain “autodidacte” (Frances FORTIER et Anne-Marie CLÉMENT, “Dire et redire la précarité du présent”, pp. 31-60: 32) et son écriture “labile” (René AUDET, “La chute des murs: la labilité des pratiques narratives